

Pour la première fois Sen va quitter le camp : une grande partie a été organisée à la Mission. Tous les blancs des environs — oh ! ces environs dont le rayon est d'au moins vingt lieues — se réuniront. Il y aura grande bombance. Bonneaud doit venir, pour présider. Il est le plus ancien et le plus proche voisin. Il a bien hésité un peu, mais La Lande a juré — vraiment il ne fumera pas du tout s'il le faut — de faire bonne garde. Le Père a invité Sen aussi, étourdiment bien entendu... après une belle phrase, l'autre vient : la bêtise est faite.

— « Bonneaud, amenez cette jeune fille. On pourrait profiter de l'occasion pour la baptiser ».

Il s'est arrêté et il a cessé de tapoter la joue de Sen. Sen s'étant mis une couche de blanc, sa joue a déteint. Le Père en paraît stupéfait. N'importe, elle viendra tout de même, Méo et le sergent seront de la promenade.

Pendant trois jours les miliciens iront sans contrôle du village au camp, tandis que le garde sup-

putera la fuite des heures, luttera tout le jour pour retrouver le soir sa bonne dose de poison.

Dans un sampan on a mis de grands paniers, des caisses, Méo et le sergent habiteront entre elles côte à côte, ce sont de bons camarades ; dans un autre, Bonneaud et Sen voisineront avec deux fusils, des revolvers, un couteau de chasse ; le gibier et les pirates peuvent venir, ensemble même, ils verront bien ! Dans un troisième le Père prendra place. Il est très content, si content qu'il a laissé tomber sur la berge un gros livre tout usé, plein de petits papiers qui se sont envolés. Il a fallu courir après, certains avaient déjà trouvé le courant. Sen aurait bien voulu les avoir... des sorts, des prières, comme en vendent les bonzes, les poissons en profiteront.

Le départ a eu lieu au crépuscule, l'arrivée, sans pousser les embarcations, se fera au petit jour. Les feux du camp, les feux du village se distinguent longtemps. Le dîner est très joyeux, le sampan du missionnaire ne manque de rien, même pas de bon opium...

Les lumières disparaissent, la rivière vient de tourner la montagne, c'est la grande solitude, la grande nuit. Lent, mélancolique, saccadant leur effort, le chant des sampaniers déroule ses strophes monotones, il est sauvage et rude, plein de la poésie et de l'inconnu de cette nuit. La brise traîne une bonne odeur d'herbes et d'eau, une odeur spéciale, une odeur de ces *pays-là*. Les rives sont bordées de découpures fines, très hautes, semblables à celles de roseaux géants. Tout rappelle

et sent l'exil sans donner aucune nostalgie, aucun regret. Bonneaud se sent heureux, très heureux ; il n'ose s'avouer que cette sauvagerie l'enchantante, que ce calme endormi, ces ténèbres qui semblent toujours mystérieuses, ce chant qu'il ne comprend pas, le ravissent... Il ne sait pas qu'à certaines heures tout cela l'imprègne, s'empare de lui. S'il le savait, s'il pouvait analyser ses sensations, il verrait qu'à ce moment-là il n'est plus du tout un homme fruste et qu'il commence à être un contemplateur, un rêveur...

Un chant s'élève tout à coup sur un mode gai et clair, entonné à pleine voix... Ce chant efface tout, la brousse tonkinoise se transforme...

... Une église minuscule sous ses tuiles grises, au printemps de Provence. Les vieux murs sont dorés par le gai soleil, la campagne à perte de vue s'étend sous les rayons. La nef est sombre, le chœur rutil de la flamme de ses grands cierges ; des voix fraîches et jeunes chantent un cantique et deux grosses voix, moins tonnantes que celles du révérend, font vibrer l'air sous la voûte... Les paroles de ce cantique, Bonneaud pourrait les dire, il les a chantées souvent...

Et vertigineusement repasse devant ses yeux toute sa vie mouvementée, bercée par les vagues, d'un continent à l'autre, si faciles à résumer, maintenant que dans le grand recul les détails se sont effacés...

L'enfant de chœur, en robe rouge et surplis de dentelle, le régiment, la caserne bruissante de mille cris, le départ, le retour, des départs encore,

des arrivées en pas inconnus, des stations, de longs mois au Sénégal, quelques années en Guyane, d'autres dans des îles qui disparaissent, après avoir surgi tout à coup, si petites dans cette vision, au milieu des mers immenses... Comme les années sont courtes dans ces vingt ans revus si vite !... La Guadeloupe, la Réunion, cinq ans d'Amérique, deux ans de Nouvelle-Calédonie. Kéléidoscope bref, sautant d'un point à un autre, montrant un Bonneaud toujours le même, — avec de bien grandes différences toutefois entre l'enfant de chœur et l'inspecteur de la milice !... Vingt ans tenus en un quart d'heure si bref que le petit surplis de dentelle semble couvrir le dolman dont les manches sont galonnées d'or...

Bonneaud a repoussé Sen et est sorti de l'abri. Debout, à l'avant du sampan, il écoute se dérouler dans cette nuit sombre les phrases du chant, comme si, soudain, des eaux mêmes, un écho du très lointain autrefois chantait à ses oreilles.

Le Père a lancé le dernier couplet, le chant reprend, vibrant, sonore. La voix n'est plus fraîche, elle est un peu cassée, elle donne aux paroles un accent d'une grande rudesse. Bonneaud le répèterait sans se lasser, quoique les mots n'aient plus de sens pour lui et qu'il ne croie pas à leur pouvoir. Bonneaud de sa voix durcie aux commandements, brisée par les beuglements des casernes et des camps, ne chante pas un hymne religieux, il chante son enfance, sa jeunesse, la petite église, la Provence et le ciel de France.

Sitôt qu'il s'est tu, le silence revenu a paru

ensevelir tout, au milieu d'une apothéose de petites étincelles.

Un poisson a sauté, une bête venue boire s'est enfuie. Il n'y a plus d'église, plus d'enfant de chœur,... une fillette annamite est étendue sur des nattes auprès de son mari.

Au jour levant les embarcations sont amarrées dans une touffe d'arbres ; près d'une croix, faite de deux bambous, deux cases, hautes et vastes, à peine plus solides et plus élégantes que celles des pêcheurs, forment le centre d'un grand cercle de bambous royaux. Des manguiers, des bananiers, un arêquier les entourent : c'est la Mission.

Des coups lourds frappent sur le gong, des hommes accourent et déjà francisés saluent de la tête, commencent une phrase de bienvenue... Deux Français apparaissent. La réunion est complète. On va pouvoir dignement célébrer Pâques...

Pâques ! comme ce nom de fête sonne drôlement dans ce pays, devant ces cases de feuilles ; Pâques, la fête du Soleil... la première des beaux jours revenus... Pâques..

Le soleil est établi dans le ciel, ses rayons ont déjà brûlé les feuilles, le gong annamite ronfle, Pâques !

Il roule, roule, roule le gong

— « Tchîn-Tchîn, Bouddha catholisse ».

Cela scandalise fort les catéchumènes jaunes ; — le Père rit aux éclats.

« Oui ! beaucoup tchîn-tchîn Bouddha catho-

lisse... » Les blancs, vont y assister quoique athées. Le Père sera si heureux...

Les feuilles de papier doré, collées tant mal que bien, forment le fond de l'Eglise d'où se détache le grand Christ apporté de très loin.

— « Y en a Bouddhah ! »

Oui, Thi-Sen, voilà le Bouddha « catholisse » ce blanc si maigre, au visage ridé par la douleur, pas effrayant du tout puisqu'il pleure, que son corps saigne comme celui d'un nhaqué blessé et qu'il est cloué au bois... Thi-Sen ne comprend pas du tout... Elle adorerait plutôt deux statuette posées sur les planches de l'autel, parées et dorées. L'une est tout à fait semblable à la déesse chinoise qui porte elle aussi un enfant... peut-être est-ce la même ?

Un brûle-parfum, deux grands chandeliers de cuivre, le gong ; Sen cherche à faire des comparaisons. Il y a même, comme dans les pagodes, des offrandes : une théière et une petite tasse, pour le vin de la messe.

Toute la chrétienté est là, les convertis accourus au premier appel, les habitants de la mission, les bateliers, le doï, Féo, Thi-Sen et tous les gens du voisinage venus en curieux.

Sen retrouve beaucoup de gestes de bonzes, beaucoup d'ornements de pagode ; les mèches allumées dans les chandeliers, les bâtonnets d'encens, les mêmes grands drapeaux, entourés de dents capricieuses, chargés d'inscriptions. Des bandes brodées sont accrochées aux cloisons, des bannières pendent du toit. Il y a aussi à la porte

des lances, des tablettes, la main avec le pinceau. C'est « même chose », pense la petite Sen, bien sage, bien tranquille, en écoutant de toute oreille, regardant de tous yeux.

Les Français sont très sérieux. Ils ont ri très fort en entrant, Sen a cherché à voir ce qui était si drôle. Ce n'est rien qu'elle puisse deviner : un coin d'autel a été raccommo^dé avec une planche grise où se lisent des caractères en français, des lettres. Certes ce n'est pas beau, est-ce donc si drôle ?

BSINTHE PERN

Une partie de l'inscription a été coupée...

Après la dernière prière, les blancs se remettent à rire ; le missionnaire s'étonne aussi, il ne comprend pas. Il faut le ramener dans son église. Ah ! le Père ne se scandalise pas pour si peu, il s'esclaffe de bon cœur. Ses paroissiens ont pris la première planche venue, pour réparer l'autel, en son absence. Le fournisseur d'Hanoï choisit toujours des caisses d'absinthe pour faire ses envois. On met même quelques bouteilles dont il n'a pas besoin avec les autres. Il en montre une comme exemple. Il rit en disant cela... c'est lui qui plaisante à son tour. Il l'a achetée la veille chez le Chinois, Méo l'a vu et le dénonce ingénument.

— « Chinois, voleur, y en a vendi beaucoup cher... »

Après deux jours de chasse, où Thi-Sen délaissée vécut dans son sampan en reine des bateliers,

Méo toujours au village voisin, le doi suivant son chef, les deux embarcations sont reparties.

Le sergent, assis sur le toit, a chanté et son chant comme celui du missionnaire a paru planer dans la nuit, arrêté une seconde par l'air, par l'eau, par les ombres, puis pénétrer tout, et se fondre dans les ténèbres emplies des milliers de lueurs, si actives, sans mouvement visible, sans bruit perceptible, qu'elles semblent n'être que des illusions, des phosphorescences et non les mille lanternes de mille petites lueioles...

Cette mélodie ne troubla pas cependant le grand sommeil de la nature, l'épais silence de la brousse. Bonneaud perçut enfin des sensations qu'il avait ignorées : la majesté de la campagne endormie, la beauté farouche de la nuit, le charme de ce chant, interminable, égal, presque inhumain, l'impression d'éloignement... Jamais il n'avait éprouvé cela, même dans les pays où les nuits peuvent arriver à la plus grande splendeur ou suggérer la plus grande épouvante, là-bas dans les colonies noires, depuis longtemps asservies et incapables de donner la solitude dans l'exil absolu autant qu'ici, au bout du monde, dans ce pays sauvagement biscornu, à peine compréhensible, dont la civilisation si vieille est si étrange...

Sen ne s'étonne pas de ces rythmes si pareils à ceux qu'elle connaît, ne s'émeut pas de cette nuit semblable à tant de nuits dans un décor de même apparence, de cette coulée en bateau, identique à d'autres qu'accompagnait aussi une complainte de son pays. Elle sent que quelques pensées

ont envahi l'âme de son mari... Il a parlé de départ, de rentrée en France... Thi-Sen envisage l'avenir, si différent de celui qu'elle a rêvé, de celui qu'elle a pu échafauder depuis quelques mois et de la réalité présente...

Sen pense aussi à la promenade mystérieuse qu'elle a faite sur l'eau, aux projets qui, ensuite, l'ont beaucoup troublée et dont elle n'a fait confiance à personne ; — ainsi Sen beaucoup plus fillette que femme vraiment, portait dans sa petite tête le poids d'un grand secret.

Bonneaud n'a pas reparlé de ce départ. Ces hésitations vécues depuis des semaines, depuis la lettre, il les repousse pour l'avenir, il les repousse maintenant définitivement... Ses amis, à la Mission, se sont grisés de paroles : tous ont voué un ardent amour à leur patrie nouvelle...

Le charme de ce retour, après l'exaltation, l'attache définitivement au pays et à la fillette qu'il serre contre lui, sans qu'elle puisse savoir ce qu'il pense...

Sen ne pouvait pas comprendre... Elle s'efforçait de deviner, mais toutes ses suppositions pro-
cédaien de petits calculs, de déductions terre à terre... Il lui était aussi impossible de s'imaginer la simplicité brutale que la compréhension de sa petite âme compliquée était malaisée à Bonneaud. Elle cherchait en lui tout ce qu'elle aurait pu trouver chez un homme de sa race : la fourberie, l'intrigue, l'avidité, l'appétit de jouissance.

Elle avait cru à ce départ prochain, car il est

naturel qu'on retourne chez soi. Elle avait même désiré le suivre. Il avait fallu, en se moquant un peu d'elle, lui montrer des femmes de France : celles qui parfois se promènent dans les annonces des journaux...

Malgré l'intuition psychologique de sa race, Sen n'avait pu encore connaître Bonneaud. Les sentiments chez elle n'étant que de l'instinct, elle n'avait pu saisir que les petits ridicules et les faiblesses...

Thi-Sen ne pouvait savoir.

En arrivant au camp, un tram attendait avec beaucoup de lettres. Parmi toutes, il y avait un grand pli. Bonneaud l'ouvrit tout d'abord.

— « Fini partir, fini vivre ».

Dans sa joie de rester, de voir le retour reporté à plus tard, beaucoup plus tard, il sentit qu'il était retenu sur cette terre d'exil par de solides attaches.

...Mais la vérité... pas plus que Thi-Sen, il ne la sentait, parce qu'elle était beaucoup trop simple.

XVII

Thi-Sen fut vraiment son épouse, à partir de ce jour-là — souvent il suffit d'un tout petit quart d'heure de rêverie, d'un acte qui dure à peine une minute, d'un geste rapide comme la fuite d'une seconde, pour fixer une décision dont tout le reste de la vie dépend. Au bout de son rêve, Bonneaud avait désiré que lui naisse un fils. Les hommes ont de ces souhaits pour consacrer leurs amours.

Il y eut une grande rumeur au village en apprenant, en même temps, que l'inspecteur avait dû quitter son poste et qu'il y demeurerait. Nul n'en soupçonna les véritables motifs.

Mademoiselle Nénuphar est transformée ; — elle n'est plus la femme enfant, plus enfant que femme, dont la jeunesse et la gracilité donnaient parfois des remords à Bonneaud, quoiqu'aucun scrupule moral exagéré ne subsistât en lui.

Elle reste une jeune femme, très jeune encore, dont la grâce est déjà fleurie, comme le bouton du lotus dégagé de ses feuilles, avant l'éparpillement de ses corolles. Elle n'a pas encore acquis

la beauté où se fixent les traits, mais elle est au point suprême de la joliesse.

Il ne faut pas la voir avec nos yeux d'Européens habitués à des types que la mode modifie sans cesse et qui se ressemblent toujours un peu. Il faut, pour comprendre sa séduction, se transporter très loin dans un cadre dessiné par un dieu à la fois sauvage et très raffiné, où, à côté du fleuve aux eaux rapides et boueuses, à côté des masses rudes des montagnes, au milieu de la brousse uniforme, poussent le banian aux racines gigantesques semblables à des serpents, l'aréquier au tronc lisse et le bambou au feuillage gracile, dont la feuille mince voisine avec la longue et large palette vernie du bananier, et où, dans les grandes forêts à peine violées, les lianes relient les arbres précieux. Il faut se figurer des êtres, immuables depuis des siècles dans leurs mœurs et leurs costumes, avant que nos coutumes, nos goûts, nos modes aient pénétré les villages : au moment où notre domination vient de s'établir et où notre influence émeut à peine les grandes villes.

Les cheveux drus et forts, tout de suite raides sitôt lâchés, sont plus soignés. Sen les lave souvent, les peigne, les lisse, les confie à quelque gamin qui s'y livre à un examen très sérieux, comme Paoli fait pour Beaupoil. Ils tombent très bas et s'enroulent très serrés. Une raie étroite les partage devant et ils sont tirés très fort pour que les deux côtés identiques forment une belle plaque unie coupée au milieu, où le soleil peut jouer.

L'étoffe noire mate, roulée en étroit turban accentue leurs reflets luisants. Ils encadrent l'oreille gentille et menue, en proportion avec l'ensemble du visage et le front bombé à peine, un peu large sous son hâle bistré.

Sen n'est pas jaune. Elle est fortement basanée par le soleil, voilà tout. Ce n'est, je le sais, qu'un artifice de langage, une formule polie, une simple nuance ; à la longue, ces nuances atténuent les différences de couleur, rapprochent les races...

Ses joues ont perdu leur rondeur. Elles ne sont plus tendues comme celles des fillettes tonkinoises dont la tête ressemble souvent à une lanterne chinoise ; on pourrait les trouver ovales. Un petit nez comique les sépare. Il est comique parce qu'il n'est pas du tout annamite, pas du tout écrasé, avec deux plis profonds pour faire les narines, ... il n'est pas du tout européen non plus. Il est un peu accusé avec une petite dépression avant de rejoindre les sourcils.

Tous ses traits rappellent bien sa race, mais on dirait que chacun s'est affiné : l'ensemble, qui doit moins plaire aux hommes du pays, séduit davantage les Français sans pouvoir leur rappeler une silhouette de chez eux.

Ses yeux certainement sont un peu bridés (sans cela elle ne serait pas une petite extrême-orientale), si peu, si peu, ... il est de toute évidence que le Génie qui veille près du foyer allumé sous le lit des femmes en couches et préside aux naissances, eut quelque distraction quand il tira la peau vers les tempes.

Les lèvres sont un peu lippues, faute de quoi l'harmonie du visage eut été détruite. Elles forment le point apparent du visage et néanmoins elles ne tiennent pas grand'place. On n'a, je pense, pas pu leur en donner davantage. Sen ne leur permet le repos qu'aux heures de bouderie, — elle parle beaucoup et rit autant. Elle a l'air de sourire ; son sourire n'est cependant qu'un rire ébauché, arrêté, dont elle abuse un peu parce qu'elle le trouve joli et qu'elle est heureuse.

Il faut beaucoup d'habitude pour aimer ce rire rouge et noir. Depuis son arrivée, Bonneaud s'est accoutumée à la barbarie du langage qui choque nos yeux accoutumés à l'éclat de l'ivoire. Cette élégance était indispensable, seuls les pauvres s'en privent. — Il faut vraiment être bien misérable pour être pauvre dans un pays où tout se compte par sapèque ou fragment minuscule d'argent. L'artiste qui accommoda les dents de Sen n'avait pas volé son salaire, — si le digne mandarin l'a payé.

Cela paraît presque sauvage... sauvagement gai... Sen est très gaie (à la façon des filles d'Annam qui pépient comme nos jeunes filles de France, sans savoir, lorsqu'elles se sentent heureuses, chanter comme oiseaux...) parce qu'elle est riche, parce qu'elle est jeune et aussi parce que, ainsi que toutes les femmes jolies, elle se sait jolie...

Sen a de belles mains, dont nul travail n'a déformé la finesse. Elle a renoncé, depuis les incidents de l'arrivée, à laisser croître les ongles que

longtemps elle avait conservé pour la grande admiration des nhaqués... L'idée lui en était venue après le passage de certain seigneur venu de Chine et reçu par son père avec de grands laïs à cause de ses soldats, de sa grande barque, de sa natte et de ses mains terminées par des étuis dorés... Sen avait condamné alors ses doigts au repos absolu. Maintenant, ils sortent de la longue manche qui couvre le bras et la moitié de la main, agiles, prestes, et parfois hiératiquement immobiles comme ceux des bayadères cambodgiennes dans leurs danses.

Son corps est si jeune, si bellement jeune que Sen jamais ne pourrait croire qu'un jour viendra où il sera ridé aux genoux et ridé aux coudes, plissé aux hanches, chiffonné, ratafiné comme celui des bagias qui se couvrent de lambeaux d'étoffe. Sen d'ailleurs n'imagine point qu'il lui faudra un jour être une vieille femme, incapable de chiquer le bétel. Elle n'a pas encore acquis la courbe extraordinaire qui creuse les reins et envoie le ventre en avant. Elle rejette bien les épaules en arrière, laisse tomber ses bras ; cet effort ne donne pas de grands reliefs, la robe cache les hanches bien dessinées, les seins petits et durs. L'allure est celle d'une petite congai, voulant jouer à la vraie femme, comme nos fillettes cherchent à ressembler à leurs grandes sœurs.

Tassé sur lui-même, dans la position accroupie qu'affectionne les Jaunes, le corps de Sen tient bien peu de place... On aurait pu, en appuyant un

peu fort, le cacher entre deux grands chapeaux. Sen, malgré sa répugnance s'assied habituellement comme nous le faisons tous. Ce n'est ni par raison ni par commodité ; son mari lui a fait voir que Paoli se repose comme elle, et Sen ne veut en rien ressembler à un singe.

Bonneaud, pour la mettre en fureur, l'appelle quelquefois Thi-Khi — mademoiselle Singesse. — La mobilité de ses yeux justifie presque ce surnom si particulièrement fâcheux.

Nous cherchons volontiers à percer le mystère des pensées. Il serait vain d'en désirer de suivies, de raisonnables chez elle. Elles peuvent être résignées comme elles peuvent être exaltées. Une petite vanité — que nos grandes vanités, aussi ridicules et aussi mesquines dans leur apparente ampleur, trouveraient grotesque — et le caprice le plus fantastique les dirigent ; le calcul, l'avidité, le désir de jouissance, les réduisent à la forme la plus enfantine et aussi l'instinct, l'instinct bizarre et souvent contradictoire de sa race...

Sen est riche. Ses trésors, pour beaucoup de ses pareils, eussent parus incalculables. Nous en aurons tôt trouvé la fin.

Le premier élément comporte toute une suite de robes que souvent elle porte superposées. Elles ont remplacé la petite robe de même coupe — un sarrau sans col boutonné sur le côté — dont elle était pourtant si fière autrefois. Le Chinois les a fait venir de la ville où, depuis que les blancs

paient leurs mariages éphémères, les femmes en portaient de semblables. Il les a vendues fort cher, ... la vue de la frimousse de Sen émergeant d'un fourreau de soie bleu-ciel ou vert-pomme vaut un gros prix. Elle est vêtue comme la femme d'un Tong-Doc.

Elle possède des bijoux, des colliers, des bracelets, des bagues et même une montre, que le « Cap'taine » lui a donnée dernièrement pour fêter la bonne nouvelle.

Cette montre a son histoire, je dois l'avouer, la même vieille histoire de toutes les vieilles montres... L'aïeul l'a portée ici ou là — quelques-unes ont été en Russie, en Algérie, en Italie, au Mexique, certaines ont reçu des blessures et bon nombre ont sauvé la vie à leur maître. Elles sont toujours en argent, très grosses avec un verre épais et rayé. Toutes pareilles, ces montres à légende ! elles ont fait vaillamment leur bon petit chemin, insensibles aux heurts, insensibles aux grands drames, sous le gel et sous le soleil, aussi actives devant la joie que devant la douleur, petites bêtes travailleuses partant chaque soir pour une course nouvelle. Les aventures de celle-ci sont les mêmes que celles d'une autre. Elle a couru le monde, connu les grandes étapes, au moment de la Tourmente. Repartie dans le gousset d'un aïeul gendarme, elle est revenue au logis marquer des heures paisibles sur la cheminée, au-dessous des fusils et de la broche. Elle a récompensé les galons d'or de son dernier maître et, dans sa ceinture, elle s'est remise en route, pour aller entendre encore

le bruit des batailles. Aussi Bonneaud, en la donnant, a fait le plus beau cadeau de sa vie. Mademoiselle Nénuphar l'a attachée à sa robe, comme son mari porte sa médaille au ruban décoré...

Personne n'avait vu semblable merveille. Duo-Hap, le chef pirate, seul, en avait possédé une comparable. Elle était plus petite et la bête était morte. Sen veille jalousement sur son trésor. Elle s'inquiète sitôt que le mouvement s'arrête et qu'il faut ensuite faire courir les aiguilles pour rattraper l'heure perdue...

Les bijoux ont aussi leur histoire... Chacun atteste le pouvoir de Sen sur les linhs, les villageois et même sur les nhaqués lointains... Colliers et bracelets eussent raconté les interventions de Sen dans des cas difficiles, la diplomatie de ses insinuations, de ses prières ou la fausseté de simples promesses vite oubliées. Certains proviennent de petits tripotages étranges où la dignité d'une blanche eût succombé et où le prestige de Sen sut grandir.

XVIII

L'autorité de Sen commençait à être odieuse au camp. Les camarades de Méo, choisis parmi les plus délurés et les plus audacieux des linhs, abusèrent de sa protection pour brimer impunément les autres et terroriser le troupeau jacassant des femmes.

Un complot fut formé par quelques mécontents désireux de secouer le joug. Mûri depuis plusieurs semaines, le projet avait été réalisé peu de jours après la visite à la Mission. Il devait atteindre Méo et Sen à la fois, débarrasser pour toujours le pays d'un camarade tyrannique et d'une congai vindicative. Bonneaud, instruit de leurs amours ne manquerait pas de se venger terriblement. La pensée seule de ce châtement, pour certains, constituait un beau rêve.

Nul, même dans la case la plus solitaire du fleuve, n'ignorait les relations coupables de l'interprète et de la jeune femme. D'abord on avait cru qu'ils étaient mariés et que l'inspecteur usait

de son droit de maître. Cette version était acceptable et plus d'un époux eût consenti à cette complaisance. Bonneaud, mari de l'Annamite, trompé par elle, était ridicule. Rendre l'injure publique constituait une telle revanche contre l'opresseur que le camp s'en réjouissait à l'avance.

Les coupables ne se cachaient guère ; leurs rencontres avaient lieu un peu partout, parfois dans la maison, pendant les promenades du matin. Certains auraient ri aussi de Méo, après avoir surpris Sen entrant dans la case du sergent ou en sortant, si Méo et celui-ci n'avaient paru en complet accord. La mentalité indigène comporte beaucoup de souplesse et admet bien des accommodements. Il en est de si bizarres, sous notre ciel serein de France, qu'il ne faut pas se scandaliser trop fortement.

L'organisateur du complot avait su grouper les plus mécontents. Personnellement il jalousait la nomination de Méo à sa place comme caï, les autres avaient d'autres griefs. Celui qui fut chargé de la mission avait beaucoup à dire. Il s'était trouvé, un jour de solde, absolument dépouillé au jeu, débiteur de la paie prochaine et réduit à mendier de côté et d'autre son riz. Comme un malheur ne va jamais seul et qu'il faut au second un troisième pour le compléter, il avait le lendemain, ou le jour suivant, découvert Méo en conversation intime avec sa propre femme. Méo faisant face à l'orage, aidé par l'infidèle, avait rossé le mécontent. Se plaindre était bien inutile. Le rotin aurait dansé sur son dos —

qui eût osé traduire exactement sa plainte ? L'homme attendait son heure.

Le cœur plein de joie il alla à sa vengeance : deux noms à dire, un signe à faire. Il avait fallu attendre longtemps pour que les circonstances fussent tout à fait favorables. On avait vu Méo gagner l'écurie, Sen s'y dirigeait aussi. Il serait aisé de les surprendre sur les bottes d'herbes sèches. Bonneaud faisait la sieste, La Lande somnolait. Le milicien hésita un peu. Il ne pouvait plus reculer.

— « Cap'taine, cap'taine ! » chuchota-t-il près de l'oreille. « Maolen, Maolen, luxi Méo madame Cap'taine. » (Vite, vite, va voir Méo et Madame Cap'taine).

Bonneaud sauta du lit prit sa cravache et à peine vêtu, les pieds nus, courut derrière l'homme.

— « Sen ! »

Il n'a eu besoin d'aller jusqu'au tas de paille de l'écurie. Sen, couchée dans le hamac, sous la véranda, paraissait bien loin de se douter du soupçon. Bonneaud, quand même, s'enquit :

— « Méo ? »

Sen n'avait pas vu Méo. elle désigna, sans affirmer l'exactitude du renseignement, la case des linhs : Méo y avait sa place depuis qu'il était caï, il devait s'y trouver... On l'y découvrit en effet plongé dans un sommeil profond, entre ses hommes.

Le dénonciateur suivait pas à pas... il ne comprenait rien à ce miracle : Sen avertie, revenue

à son hamac, Méo en quelques bonds regagnant le lit de sieste. Il connut vite les conséquences de son audace.

Le camp avait secoué sa torpeur, les miliciens éveillés sortaient de leurs cases et les femmes, sous le panneau soulevé de leur demeure, s'interrogeaient. La Lande lui-même, éveillé malgré son indifférence, et Thi-Sen, curieuse, étaient là. Ce fut pour tous un grand spectacle.

Bonneaud, affolé de rage, oubliant toute retenue, administrait une correction au délateur aplati contre terre, implorant son pardon. Les coups n'étaient pas bien sérieux, Bonneaud ne sachant pas bien les appliquer. Le lendemain l'homme fut désigné pour rejoindre le petit poste, avec le prochain convoi et, devant les miliciens réunis pour le rapport, il reçut encore d'un camarade, choisi par Méo, une cadouillade assez soignée pour que nul désormais n'eût plus le désir de se mêler des affaires particulières de Sen, de Méo et du capitaine.

Sen, ce jour-là, se vengea d'un autre ennemi : le singe qui, détaché un jour et mené à la rivière, était revenu aussitôt. Paoli avait eu la nostalgie du camp et n'avait pu se priver des puces de son ami Beaupoil. Sen n'avait pas réussi à calmer sa terreur de la petite bête, dont la race lui devait donner les pires ennuis, peut-être causer sa mort. La nuit, ayant jeté sur lui une grosse natte, roulée précipitamment, Méo porta Paoli dans un coin du jardin et l'assomma à coups de pierres. Le

petit singe avait eu un cri humain, un grand soupir. Méo l'avait envoyé au loin où les bêtes de la terre devaient vite déchiqueter son cadavre. Beaupoil le rapporta fidèlement dès le matin. Le dénonciateur de la veille fut soupçonné ; aucune certitude n'ayant pu s'établir, Paoli ne fut pas vengé. On le mit dans un massif du jardin et Sen respira plus librement... ,

Le châtement du milicien avait arrêté toute velléité de révolte. La soumission était désormais complète. Bonneaud venait d'ailleurs de prendre une décision dont les miliciens furent très frappés. Jamais ils n'avaient vu une femme jaune s'asseoir à la table d'un blanc. Sen déjeunait et dînait chaque jour entre l'inspecteur et le garde.

Les Annamites avaient saisi la portée d'une telle conduite. Ils la sanctionnèrent. A vrai dire, ce fut un ami de Méo, l'un de ceux qui pouvaient se permettre de rire avec elle, qui le premier et pour plaisanter, avait, au passage de Sen, de son chapeau, de son parapluie et des deux pages, porté les armes. Les linhs badaudant près de là crurent à une consigne, et chaque factionnaire, depuis lors, salua la fillette.

Le bruit s'était répandu très vite dans la campagne que Sen recevait les honneurs dûs aux seuls Blancs et qu'on ne rendait jamais au mandarin du village. La légende s'accrut d'un merveilleux paragraphe nouveau...

XIX

La dénonciation, la double surprise par Méo de ses visites avec le sergent, par La Lande de ses amours avec Méo, avaient écarté Sen de toutes tentations. — Méo ne la rechercha plus. Pendant trois mois environ, Sen subit une sorte de crise sensuelle où elle parut vouloir appartenir uniquement à Bonneaud. Elle était devenue tout à fait une amante d'Europe, ayant acquis la science du baiser rendu, le secret des caresses d'Occident. Elle avait appris même les ruses qui nous trompent.

Pendant toute la fin de l'été, elle demeura très sage. Si son mari avait eu quelques soupçons, ils se seraient calmés. Elle fut une petite congai irréprochable, fidèle, attentive : le lien entre l'âme tonkinoise et l'âme française. Elle avait un cœur, sans doute un peu compliqué, à l'annamite, mais on ne pouvait trouver chez elle ni la fourberie, ni l'instinct du mal, ni le mensonge commun à tous les indigènes, surtout fréquents chez nos tirailleurs et nos linhs qui avaient su prendre les vices de nos troupiers sans perdre les leurs. Du

moins Bonneaud était très certain de cela. Thi-Sen lui était attachée comme un chien familier à son maître.

Son opinion était partiellement vraie. Thi-Sen avait ce que Bonneaud appelait un cœur : des sens éveillés, aussi sa fidélité ne dura-t-elle pas. Elle retourna au plaisir que donnent les étreintes longues et que ne peuvent amener les nôtres, quelque savantes qu'elles soient.

Son désir n'avait correspondu à aucune réflexion, à aucun enchaînement de faits. Sen avait eu envie de Méo et l'avait appelé. Il s'était presque refusé, avait montré peu d'empressement. Sen découvrit qu'elle aimait Méo, sa ruse, sa nervosité patiente, tout ce qu'elle avait subi et qu'elle désirait subir encore : Sen avait un cœur.

Dès cette nouvelle rencontre, Méo l'avait compris et avait joué son rôle, acceptant le désir, comme le font ses pareils, ceux dont l'âme sournoise, autant que les reins souples, tente les femmes un peu névrosées. Il s'était montré tout différent, passif, comme devait l'être un simple caï, amant de la femme de son chef, déférant à son désir, exécutant ses ordres...

Il n'avait cessé aucune des habitudes qu'il avait contractées, au camp et au village, — en amour comme en tout, prisant surtout la maraude, le vol, la rapine, sans crainte de châtement, pour la seule satisfaction de mal faire. — Il était devenu « l'homme » du camp, il n'y avait guère de femme ou de fille qu'il n'eût connue au sens le plus étendu du mot. Chaque semaine au moins comp-

tait un méfait nouveau. Il ne se gênait pas, sachant agir en maître lorsque Sen voulait lui adresser quelque reproche.

Comme un félin, — souffrant un instant la caresse d'une main sur son échine, amène sa proie dans ses pattes, la serre et, peu à peu, sort ses griffes, — Méo avait pris la fillette.

Sen venait le chercher souvent dans la grande case où il dormait avec les linhs lorsqu'il n'était pas allé au village. On était habitué à la voir venir. Souvent il refusait ; parfois, pour ne pas être découvert, il changeait de place, allait dormir dans quelque coin, dans le jardin, dans l'autre case, et même dans le compartiment du sergent.

Elle avait subi la loi de l'homme, durement. Cet esclavage lui était devenu cher. Le mécanisme du petit bibelot capricieux était tout à fait détraqué. Méo jouait sa chance jusqu'au bout, abusant sans vergogne. Son audace allait très loin. Il volait, quand Sen les refusait, ses pièces d'argent, sûr de l'impunité, mettant en jeu tour à tour la violence cynique, ou la docilité feinte. Il semblait vouloir tâter jusqu'où allaient ses droits nouveaux, user jusqu'à l'extrême limite de son pouvoir, pour affecter d'être ensuite l'esclave soumis, l'amant très humble. Sa tactique était habile, pleine de feintes et d'à-coups. Sen, si forte pour tout le reste, si maîtresse d'elle-même pour la satisfaction de ses caprices, contre lui ne pouvait